

Lurelu

Suzanne Duranceau

Marie-Jeanne Robin

Volume 5, Number 3, Winter 1982

URI: id.erudit.org/iderudit/12847ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robin, M. (1982). Suzanne Duranceau. *Lurelu*, 5(3), 18–19.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

par Marie-Jeanne Robin

Suzanne Duranceau

Suzanne Duranceau est née à Ville Saint-Laurent le 2 août 1952. Après des études classiques, elle obtient un D.E.C. en lettres au cegep Saint-Laurent, puis s'inscrit en arts plastiques à l'UQAM. Elle a également suivi des cours de ballet classique pendant plus de six ans, ainsi que des cours en optique de la couleur, en joaillerie...

Après une première expérience de travail à l'Office National du Film, Suzanne Duranceau collabore comme illustratrice à plusieurs magazines (L'actualité, Décormag, etc.) et maisons d'édition (Projets, Beauchemin, France-Amérique). Elle travaille également à Passe-Partout (émission télévisée et revue), collabore à des expositions à Montréal et à Paris, gagne en 1981 la bourse Culinar du prix Communication-Jeunesse pour l'illustration «Crapauds» de l'album intitulé Crapauds et autres animaux (éditions La courte échelle).

Deux petites heures coincées dans un emploi du temps trop serré, deux petites heures pour tenter de faire parler Suzanne Duranceau, illustratrice aussi discrète que connue dans le monde de la littérature pour enfants. Ce n'était pas assez. Car je ne savais pas l'existence d'Alma, cinq ans, brune et bouclée comme la petite fille des *Nuits magiques*, une Alma qui aurait bien préféré que je l'interviewe, elle. Il y avait aussi le chat, le poisson, le bateau, les fleurs, tant de choses à me présenter. Il a donc fallu que nous nous rencontrions à nouveau, sur la rue St-Denis, seule à seule.

Suzanne Duranceau dessine lentement, minutieusement. Elle parle de même: une certaine mélancolie dans l'intonation de la voix, beaucoup de réflexion et de précision dans les mots, une présence attentive. Elle se raconte en souriant un peu, comme en prenant une distance avec elle-même:

«J'ai pris mes premiers cours de dessin dès l'âge de six ans au Collège Basile-Moreau. J'ai encore mes cahiers de cette époque. Je faisais des personnages avec beaucoup de détails. Je notais même le temps passé à chaque dessin. À 11 ans, l'un d'eux me prenait six heures et demie! J'ai toujours fait de la peinture, pour moi. Quand j'ai été acceptée aux Beaux-Arts, comme autodidacte, j'étais vraiment très heureuse et je m'attendais à je ne sais trop quoi. J'avais idéalisé l'école des Beaux-Arts. Et ce que j'y ai connu, c'est une motivation très relâchée de la part des étudiants qui, pour la plupart, n'ont jamais travaillé dans le domaine par la suite.»

Comme stagiaire à l'O.N.F. pendant un an, Suzanne a travaillé en dessin animé puis sur la conception de la couleur.

«À l'Office, j'ai rencontré Daniel Sylvestre, un illustrateur qui avait une autre conception que moi du métier. Grâce à lui, j'ai fait mes premières armes dans l'illustration à l'Agence de presse libre du Québec. C'était difficile.

—**Pourquoi?**

—À cause des sujets qui étaient imposés. À cause des formats et des techniques d'impression. Mais ça me plaisait quand même parce que je pensais que c'était le seul moyen de gagner sa vie.

—**Et tu te forçais à un style qui n'était pas le tien.**

—En quelque sorte. Et j'y ai beaucoup appris avec Daniel. J'avais déjà fait une exposition qui avait assez bien marché, mais ma production avait baissé parce que je ne savais plus où je m'en allais...

L'illustration a rempli ce vide dans la vie professionnelle de Suzanne qui, alors, me parle de la dimension de ses tableaux, de ses trajets en autobus avec ses grands cadres, de la lenteur de sa production.

—**Est-ce à cause de ton style?**

—Oui. Et l'illustration m'a appris à réduire mes formats. Mais je suis toujours aussi soucieuse des détails. Le plaisir du figuratif est un plaisir sensuel. On touche l'objet quand on le fait au pinceau. Il y a ce plaisir sensuel quand on travaille un visage, une joue, une bouche. Je suis toujours revenue au figuratif même quand j'essayais d'autres genres. D'ailleurs, je me sentais marginale dans la production contemporaine: trop décorative. Cependant, il y a un certain retour aux arts décoratifs, en architecture par exemple. Pour moi, le figuratif est un alibi à un travail passionnant de composition, de recherche de couleurs, de structures, de textures. Quand j'ai gagné le prix Communication-Jeunesse en 1981, je suis allée à New York prendre des cours de photographie pour mieux choisir mes découpages, mes montages.

Photo: Gilles Dumais





—Qu'est-ce qu'il y a de plus important dans une image?

—L'atmosphère. En photographie, je travaille avec mon appareil réglé à f:16, pour que tout soit au foyer, car tout est important. En illustration, je fais tous ces détails... Je veux un environnement total, pour que le lecteur entre vraiment dans l'univers qu'on décrit.

—Est-ce que tu y parviens?

—Je l'espère. Mais tous mes livres ne me satisfont pas d'une manière égale. Il est parfois difficile d'être fidèle à un livre qu'on a fait et qu'on aime moins. Cependant, quand il sort, le livre est une qualification globale, au stade de la diffusion en particulier. Ce qui compense pour la qualité variable de l'impression, c'est l'objet livre, sa vie propre: diffusion, rapport texte/images, commentaires, etc. Je considère ma responsabilité vis-à-vis de cet objet, et je l'assume.

—Tu aimerais illustrer quels genres de récits?

—Étant donné que j'ai un style réaliste, j'ai souvent à illustrer des textes réalistes. C'est un pléonasme. J'aimerais travailler à partir de textes plus fantaisistes. J'ai aimé le texte de *Nuits magiques* et j'ai pu y faire entrer l'univers réel et fantastique de ma fille... Le réalisme absurde est peut-être une tendance que j'aimerais rejoindre. Par contre, pour *L'autobus à Margo*, j'ai considéré la fonction du livre, j'ai illustré avec autant de fidélité que possible cet itinéraire autour de la Gaspésie. Il y a un aspect éducatif dans le dessin de ce livre.»

Suzanne Duranceau est très «professionnelle», c'est-à-dire impliquée dans son milieu de travail et consciente des lacunes et des difficultés du métier. C'est pourquoi, après l'exposition 1982 de Communication-Jeunesse, elle a été une des premières à fonder l'Association des illustrateurs du Québec.

«Il n'y avait rien pour que les illustrateurs puissent se rencontrer, se parler. On est tous des pigistes. Et certains éditeurs ont déjà profité de notre anxiété et de notre ignorance de la concurrence pour nous sous-payer par exemple. Avec l'Association, nous savons maintenant les contrats sur le marché, les tarifs. On ne peut plus, par exemple, nous faire croire que des artistes de Toronto viennent à Montréal prendre les contrats. Nous savons que c'est une aberration!

—Est-ce que cette compétition ouverte maintenant n'affaiblit pas vos contacts professionnels déjà établis, ou vos conditions déjà négociées?

—Au contraire. Un des buts de l'Association est de faire reconnaître les illustrateurs en tant qu'artistes; un autre but est de nous regrouper sous la mè-

me enseigne. Cela nous permet de mieux choisir nos contrats en fonction de notre expérience et de nos tarifs réels.

—Est-ce que les illustrateurs sont considérés comme des artistes «mineurs»?

—Non. Pour beaucoup de gens, nous sommes des artistes «commerciaux». Cette étiquette ne dérange pas tout le monde, mais pour ma part, je crois qu'il y a parmi les illustrateurs des Artistes avec un grand A qui devraient être reconnus comme tels.

—Comment fonctionne l'Association?

—De manière coopérative. Chacun peut présenter un projet et le mener à terme. Nous montons une liste, le plus exhaustive possible, des illustrateurs du Québec. Cela nous rend plus faciles à rejoindre. Et nous, nous sortons de notre isolement, nous parlons de nos problèmes, de nos succès. Nous démythifions notre compétition et nous y gagnons beaucoup — tout comme ceux qui ont besoin de nous, d'ailleurs.»

Bibliographie

Albums

- Une illustration dans *Crapauds et autres animaux*, ouvrage collectif. La courte échelle, 1981. Bourse Culinar, prix Communication-Jeunesse 1981.
- *Plumeneige* de Cécile Gagnon. Héritage, 1980.
- «La motoneige rouge» de Henriette Major, in *J'aime lire*, no 48, 1981 (Bayard-Presses).
- *Nuits magiques* de Jean-Marie Poupart. La courte échelle, 1982.

Romans

- *L'autobus à Margo* de Josselyne Deschênes. Héritage, coll. Pour lire avec toi, 1981.
- Suzanne Duranceau a également illustré de très nombreuses couvertures de livres, notamment dans la collection des Deux solitudes, jeunesse aux éditions Pierre Tisseyre.